

La chose de la poésie

Michel Deguy

Volume 14, numéro 6 (84), décembre 1972

L'écriture et l'errance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deguy, M. (1972). La chose de la poésie. *Liberté*, 14(6), 29–34.

La chose de la poésie

Ce dont se préoccupe le poème n'est pas là, pas présent, pas parmi les choses présentes et absentes dont se soucient les hommes tous les jours. Les pensées du penser-à, la pensée de vos pensées, ne le prennent pas en vue. Certes, nous ne manquons pas de *pensées*, et il arrive que nous écrivions une lettre sur la mort d'un proche, ou à une femme sur notre amour. Mais cette sorte d'absence qui ne manque pas, ce défaut qui ne fait pas défaut (comme le vide du vase est ce dont le vase ne peut manquer) ce non-étant qui n'est pas rien, (illusion spacieuse, vacance, leurre,) est la *chose* de la poésie. Ce milieu dont le *recel* vient hanter toutes les *lisières* (seuils, confins, plis, feuillures, etc.), « *ce* » qui nous permet de continuer à parler de « la vie », de « notre vie » au singulier, ou « du monde » au singulier, afflux de ce qui ne peut manquer, est la chose de la poésie.

Deux remarques aussitôt :

1) « *cela* » s'offre à un parlant qui ne peut en parler qu'en le laissant comparaître comparé à *une* des choses qui s'offrent ;

2) « *cela* » n'est recueilli que dans la vannerie du langage : de même que les fruits ne peuvent être recueillis que dans le panier tressé, ou le sable au tamis, ou l'eau dans le réseau des doigts, ou le vent au filtre du cyprès (ruissellement, échappée) — cela, ce « *vide* » ne se tient, le temps de s'échapper, qu'à contre-jour de l'éclairement (signification & dési-

gnation) des mots et des phrases, captif libre à l'entrelacs des phrases. Quête de ce « rien », la poésie ne peut en avoir fini (nommons cette impossibilité « errance » ?). Ce n'est donc nulle *chose* exhibable à part ; ni strictement « contenance » dans les phrases qui laissent échapper, fuir, la poésie ; c'est d'une même erreur que l'on chercherait à assigner la chose de la poésie en des « thèmes », et à la réduire au *texte*, avec quoi pourtant elle consiste.

La porte

Une porte, ou seuil, est partout ce qui permet le passage. La langue en son mouvement de va-et-vient, rythme, est porte-de-parole, qui fait passer le dire. La langue « porte-parole » (ce sont les vrais « plaisirs de la porte », dont ne parle pas Ponge) est le milieu où s'échangent, d'où procèdent, le monde et la pensée. Le seuil-partage que laisse jouer la porte par où s'entre-baïlle le monde pour un être qui parle, c'est en cette utopie, que se tient le poème transporté à chaque lisière, si la lisière zone de partage donne figure à chaque fois d'une manière déterminée à un tel échange, à une telle indivision.

L'identité de la poésie

La poésie ne peut être dite (pensée) qu'en comparaison avec ce dont elle parle ; elle est-comme ; elle est comme les choses dont soudain elle parle, parce qu'elle y lit la figure-sosie de son « identité » ; insaisissable ailleurs que sur ses images. Ainsi comparons-là aujourd'hui à un « tremblement de terre », pour pratiquer la poétique sur exemples.

La *manière de parler* du tremblement de terre — caractéristique du poème : ni géologique, ni descriptif, ni chimique, etc. — est une manière qui est commandée par ce fait que la poésie cherche à dire ce qu'est la « parole poétique » par le tremblement de terre ; *attirée par ce qui est comme elle* : non qu'elle se connaisse *avant*, et cherche narcissiquement son reflet au miroir ; mais parce que l'être poétique du tremblement de terre objectivement, n'existe, n'est perceptible, c'est-à-dire dicible (« exprimable », comme on disait) que

dans la mesure où il se montre à un désir-de-poésie comme l'une de ses images, l'un de ses *masques*, pourrait-on aussi bien dire.

Le « tremblement de terre » est « poétique »... pour la poésie, dans la mesure où il propose à la poésie (mot qui ne désigne pas, on l'a compris, le corpus des poèmes, ni une vague mentalité passagère, mais une expérience du monde) — un comparant (c'est le sens que je donnais à image) de ce qu'elle est ; si elle *n'est rien* d'autre que ce qui se reconnaît à ces manifestations au-devant d'elle.

Quand ce phénomène, le *tremblement*, qui certes a bien lieu au sens géologique (la terre se fend, la maison hésite, le fond se dérobe, l'étendue se lézarde... etc.) apparaît, apparaît-comme, il est aimé pour être l'un des comparants, l'un des chiffres de *ce* que la poésie désire, et n'est qu'à le dire. (pour ce, elle est en alerte, oisive, mobilisée pour cette possibilité).

Nous continuerons donc à parler de cette étrange et traditionnelle manière : c'est poétiquement que tremble la terre. En quoi pourraient bien nous intéresser les « poèmes », si la réalité du séisme (dont chaque frémissement va faire mémoire, il importe de le dire, approche de l'orage, prémices d'avalanche, ruées du vent à travers ses barreaux de lisière), n'était la chance, (la seule, avec toutes les autres, figures innombrables) pour la poésie de se reprendre à s'éprendre de ce à quoi elle est comparable. La poésie se soulèvera donc « comme » le sol menaçant qui nous rappelle le monde fragile de la terre ; elle n'a lieu qu'à se reprendre au lieu du tremblement, dans la « parole » qui ne (se) parle que de parler du tremblement de la terre, lui-même qui ou bien n'est banalement « rien » du point de vue du Sirius scientifique, ou bien est un mode d'être de la terre pour l'entente poétique des hommes.

L'errance

Or pour ce travail d'attention à « l'habitation poétique », il est besoin d'une disponibilité ouverte, anxieuse à l'égard de toute aptitude des choses à donner à la pensée poétique

ses figures, c'est-à-dire son élément, son emploi, sa finition : échéance si rare, quoique à portée, que la « poésie » retombe sans cesse à son néant : en l'absence de la complexité figurée où elle reprend forme, découragée, défigurée, peu gratifiée, elle se croise les doigts et boit pour attendre : anxiété que ne supportent pas les gens qui vivent alentour du « poète » (« Que fait-il ? Il n'a rien fait. Et qu'est-ce que vous écrivez maintenant... »), parce qu'ils ont besoin de rassurance, de secours psychique, d'équilibre.

La référence

La préoccupation du *monde*, comme « référence » de la poésie, doit être reprise en considération (cette préoccupation réapparaît en même temps chez les linguistes, cf. Jakobson : ce qui est bon signe... pour eux). La question du *sens* doit être reposée. Certes la *métaphysique* a fait son temps, dans tout le sens du mot, et que la poésie jumelle de la métaphysique soit prise dans la crise de la « fin de la métaphysique », non seulement nous le constatons, mais nous l'éprouvons. Mais la destruction (déconstruction) du *sens* — dont un aspect sur une ligne idéologique se donne comme réduction de l'*humanisme*, dans la mesure où celui-ci est une « mesure trop courte » de ce que nous sommes — n'équivaut pas du tout à un congé donné au sens si par là on entend l'élément et le destin de la pensée. La poésie est une affaire de la pensée. (Un des signes qui selon moi nous interdit d'évacuer la problématique du sens : on ne peut rendre compte entièrement (c'est-à-dire d'utout) de la subtile réalité du *rythme* sans prendre en vue le sémantique : des énoncés (vers) non-signifiants n'ont pas de rythme poétique.

La représentation

La tête poétique doit rester froide devant le déchaînement des vantardises avant-gardistes dans leur slogan « anti-représentation », leur astucieux formalisme, leur ésotérisme finalement réactionnaire : et la question de la lisibilité doit être posée à nouveaux frais : il faut rapprocher les parlants de leur langue, réintimer les ci-devant sujets aux langages de

la langue, sans espéranto, ni banalismes, ni sophistications scientistes. Le « secret de fabrication » de maintes « productions textuelles », polyglottes, érudites, kaléidoscopiques, est en définitive réactionnaire cochotterie. Plus de concasseries co-casses, de joailleries géolières ! Laissez entre eux les prestidigitateurs qui confisquent la langue au profit de leur notoriété de virtuose. Retour à la difficulté du simple, à la complexe simplicité de la complexion langue-monde-pensée. Ce qui ne veut pas dire (je suis contraint à l'oscillation du ni-ni, bien que la poésie ne soit aucunement une position de compromis, même si polémiquement, elle doit assurer sa percée *contre* les excès d'académisme ou d'arrogance), ce qui ne veut pas dire que la poésie, d'intelligence avec les risques scientifique et philosophique, ne doive pas s'arracher au règne de la *représentation* : si en effet le règne de la métaphysique, finissant en anarchie *et* tyrannie comme les vieux règnes, est de s'emmurer dans la perspective où *l'idéal* est au service de *l'étant* (expression de Heidegger ; in Nietzsche p. 378), il faut (inter)rompre l'asservissement à l'étant comme objet. La poésie doit favoriser que *l'Intact* reprenne sa distance à l'étant. Je chercherais volontiers à le dire avec d'autres formules : si la *représentation* se confond avec la *perspective* ouverte par la peur (origine même du voir poétique selon Rousseau ; ou de la religion, etc.), si le sujet se représentant est le même que celui du reproche accusant le tort unitital de l'autre, si la mise en scène du percevoir, et peut-être de toute « théorie », consiste toujours à déployer l'auto-justification de l'innocence et le contentieux infini à l'égard de tout (« Accusé, levez-vous ! Ciel et soleil, levez-vous ! couchez-vous !) ; si (et je pense à Rousseau), si l'argument de la fable, la figuration du légendaire, fut toujours dans la forme du procès (Anytos, Pilate, mais aussi Job, Oreste, et plus près de nous Kafka, Staline), si le procès-processus de la raison ne fit jamais qu'un avec le procès de la défense-accusation (de la *Rhétorique* d'Aristote aux *Dialogues* de Rousseau, toujours les figurants sont accusateurs, juges, témoins, accusés, jury...), au point que tout *discours* est peut-être tautologiquement le dressage d'un lit de justice qui veut rendre raison et compte, alors le surmonte-

ment de la *représentation*, voudrait dire l'invention d'une pensée hors procès, hors vengeance, hors rétractation, hors contentieux, et la poésie aurait affaire aujourd'hui avec la fin du jugement, ce qui veut dire aussi la fin de l'énoncé, s'arrachant à la concaténation terrible perception-sentence...

Retour à la difficulté du simple ; dans l'une et triple direction du « monde », de la langue, de « l'intact » que Heidegger appelle le « sauf », secret du proche. Se remettre au secret, s'abandonner à l'insoluble, à ce que Kafka appelle le retour à l'inéclairecissable.

Le monde

Car : qu'il y ait *monde*, que « le monde existe », cela est une croyance ; relève d'un *croire* (comme longtemps on a pu dire que « l'on croyait que Dieu existait ».) Qu'il y a « monde », que le monde existe, cela, contre tout ébahissement des sens commun, est une croyance, relève d'un croire, c'est-à-dire d'un prendre en-vue-spécifique différent de la banale perception. Le *monde* est un à-penser, mais non plus au sens d'une cosmologie rationnelle avec son antinomie. Un tel croire est poétique-philosophique : saisie de l'étant comme figurant du monde, du monde faisant figure. Et il y a, certes, 99% d'agnostiques ou d'indifférents pour une telle croyance. Maintes questions difficiles se lèvent alors, que je laisserai en plan : 1) Quelle différence entre ce « monde des mondes » et le « monde de la « paysanne », de « l'industriel »... 2) Les poètes sont-ils les derniers à croire et à faire croire au « monde ». 3) Le monde peut-il disparaître ?

MICHEL DEGUY